

Roger Le Moine, *Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre*, suivi de *À travers la vie, roman de moeurs canadiennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », n^o 5, 1968, 251 p.

René Dionne

Volume 5, numéro 1, février 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036375ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036375ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, R. (1969). Compte rendu de [Roger Le Moine, *Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre*, suivi de *À travers la vie, roman de moeurs canadiennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », n^o 5, 1968, 251 p.] *Études françaises*, 5(1), 96–98. <https://doi.org/10.7202/036375ar>

ROGER LE MOINE, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre*, suivi de *À travers la vie, roman de mœurs canadiennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », n° 5, 1968, 251 p.

« Vers 1960, l'Université Laval ou le Séminaire de Québec [...] fit l'acquisition des papiers et de la correspondance de Joseph Marmette. Ce fonds se composait d'environ 2 000 pièces que personne jusqu'alors n'avait pu consulter. » (p. 9). M. Le Moine pensa y trouver un objet d'étude intéressant et une excellente occasion de faire connaître un romancier fort prisé en son temps. Malheureusement, avoue le chercheur, « notre déception a progressé au même rythme que nos recherches » (p. 9), Marmette ne se livrant pas davantage dans ses papiers intimes que dans son œuvre publiée.

Tout en partageant la déception de M. Le Moine, nous lui savons gré d'avoir exploré minutieusement la vie de Marmette. Ayant perdu de bonne heure une mère adorée, Joseph ne cessa de la rechercher à travers ses premières amours et épousa trop tôt une personne froide et distante, Joséphine, fille de François-Xavier Garneau, qui ne lui fut jamais vraiment mère ni amante ni épouse dévouée. Elle lui demeura fidèle et il ne la trompa pas, semble-t-il, mais ils ne furent pas heureux ensemble. L'expérience

littéraire s'avéra, elle aussi, décevante; c'est en vain que Marmette lui sacrifia partiellement sa santé et presque tous ses loisirs de fonctionnaire: il n'en tira jamais, malgré quelques grands succès populaires, les consolations qui auraient adouci sa vie. On comprend, dès lors, que « ses derniers moments » aient été « empreints d'une désillusion qui frise le cynisme », tout comme s'il avait lucidement mesuré « le double échec de sa vie, l'inutile sacrifice de son bonheur à la littérature » (p. 89).

Romancier, Marmette tâche à faire moral, comme la plupart des écrivains de son époque: « s'il raconte des faits d'armes du passé, c'est pour donner à ses compatriotes des exemples à imiter » (p. 94). L'intrigue de ses romans ne varie guère et la plupart de ses personnages, même lorsqu'ils accèdent à quelque existence littéraire, n'ont que peu d'étoffe. L'histoire, qu'il a beaucoup fouillée par goût et par métier, lui fournissait pourtant de riches matériaux; il n'a pas su en tirer grand parti, faute de bien posséder son art: lorsqu'il s'aventura dans le roman, il avait certes beaucoup lu, mais pas toujours de la meilleure façon, et pas suffisamment exercé sa plume. Il se trouvait aussi, c'est important à noter, que son intelligence ne brillait pas de mille feux! D'après M. Le Moine, ses maîtres n'auraient jamais été, quoi qu'on ait prétendu, Alexandre Dumas et Fenimore Cooper, mais le Balzac des *Chouans*, dont il aurait « retenu à peu près tous les défauts » (p. 111). Disons, pour être juste, que l'on discerne un certain progrès d'une œuvre à l'autre: l'usage des sources historiques devient meilleur, le style s'améliore un peu.

Marmette n'en reste pas moins un écrivain médiocre. Serait-il opportun de le condamner? M. Le Moine ne le croit pas, et nous non plus: son œuvre « se situe au début de la production littéraire québécoise. En 1868, qu'a-t-on publié dans le genre romanesque? Moins de dix romans qui, sauf *les Anciens Canadiens*, *Jacques et Marie* et *Charles Guérin* sont bien inférieurs à ceux de Marmette. Sans compter que ces cinq romans représentent l'effort le plus considérable fait jusqu'à ce moment par un romancier canadien. » (p. 122). Et pour peu que l'on doive tenir compte des bonnes intentions, il convient d'ajouter avec M. Le Moine: « Marmette nous apparaît comme un représentant de ce groupe d'intellectuels qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et à la suite des littérateurs des *Soirées canadiennes*, ont pensé doter le Canada français d'une littérature nationale. Malheureusement, leurs œuvres ne sont pas à la mesure de leurs beaux sentiments. » (p. 133).

À la suite de son étude, M. Le Moine reproduit un roman inachevé de Joseph Marmette: *À travers la vie*. L'auteur y travaillait au moment de sa mort et c'est par les soins de son ami Louis Fréchette que le texte continua d'en paraître par tranches dans *la Revue nationale*. Ce roman n'a de valeur

qu'autobiographique: il nous renseigne sur l'enfance, la jeunesse et les amitiés de l'auteur; on ne le lit aujourd'hui que par devoir, ou sous l'effet d'une curiosité qui n'y trouve pas satisfaction.

R. D.